

## LES TRETEAUX DE 11 HEURES

Il paraît qu'à Berlin les boîtes de nuit marchent à fond, si j'ose dire. Les Allemands préféreraient aujourd'hui les hoquets du jazz aux échos des titres ou des buccins. (Hum !) Les peuples, certes, qui se cicatrisent mal de la guerre montrent toujours un je-m'en-fichisme éperdu pour les contingences extérieures, même s'il est question de leur propre existence. On ne saurait prétendre que ce sont des réactions civiques très reluisantes ; on ne saurait non plus s'indigner que la vie médiocre de chaque jour s'évade la nuit dans les frivolités.

Frivolités... Ce terme cher aux magasins de la rue de la Paix est-il si péjoratif quand il s'applique aux établissements de nuit parisiens ? Non. Et vraiment le nouveau genre de spectacle-revue que nos chansonniers présentent le soir vers 11 heures dans les divers cabarets des deux rives témoigne davantage la vitalité de la satire sociale, de la parodie ubuesque, voire de l'humour noir et de la poésie bleue que le relâchement des mœurs ou l'abandon des consciences style Bas et Second Empire. Ce genre qui, si j'en juge par sa prolifération entre le Palais-Royal et les Champs-Élysées, a déjà gagné la rive droite, va bientôt, qui sait ? escalader les contreforts de la Butte, où le théâtre de Dix-Heures sera le dernier glacis des retardataires montmartrois. C'est au fond la vogue des lianes d'après-dîners sans la tare d'une des « tréteaux » à 9 heures. Que les théâtres dont les recettes baissent se mêlent ! D'autant que dans les cabarets ou les caves rive gauche le spectacle aimablement fantaisiste est entrecoupé de musique et que l'on a la plupart du temps le loisir de danser.

Danser ! Où danse-t-on encore avec plaisir à Paris ? Deux ou trois établissements maintiennent la tradition des meilleurs orchestres et d'un service impeccable — Carrère, Florence, — mais malheureusement aussi comme les autres la coutume du champagne obligatoire à 3 000 ou 4 000 francs la bouteille, ce qui sélectionne sûrement la clientèle et élimine non moins sûrement les honnêtes gens — ceux dont le roulement avant la guerre donnait tout de même du chic à des « boîtes » comme le Perroquet ou le Bœuf.

Restent les clubs du genre Saint-Germain-des-Prés, peut-être en passe de se démoder, où l'on peut tout cas fuir minutieusement sans être mitraillé.

Voilà que notre bon vieux Gipsy's étudiantin de la rue Cujas s'appelle maintenant le Potofou, après s'être appelé de noms hétéroclites, Club des Funambules, Club de la Balance, l'Arche de Noé ! La troupe branquignolesque de Christian Duvalleix et Jacques Emmanuel succède en ces lieux oblongs à Mouloudji et à Michel de Ré. Un vilain copiste en mal de copie a dit pis que ça va : « c'est le mot ! » — de cette « Voie du mot », que les auteurs, eux mêmes, ne comprennent plus au point de vue du mot, mais qui, moi j'aime les funistes...

Ces burlesques à base de parades foraines, de fables éparpillées, ces jeux de quizz dans la coulisse ou à l'extérieur de la scène, où Duvalleix, Emmanuel, Jean Carmet, Louis de Funès sont gentils et drôles, détendent heureusement l'atmosphère. Surtout quand un artiste de la classe de Michel Esber est responsable de la partie musicale et qu'il lui arrive d'animer son orchestre en intermède pour la plus grande satisfaction des couples sur la piste.

Le Caveau des Trois Maillets, qui dans l'ombre d'une ruelle s'enfonce jusqu'à des profondeurs authentiquement gallo-romaines, est un peu le Chat noir du quartier Saint-Severin cher à Huysmans. C'est aussi par analogie La-Bas au pied de la Cathédrale. Car on y respire par moments des odeurs de soufre. Léo Ferré, qui de l'équipe du Quod libet et de Milord l'Arcueille, représente le poète-anarcho, évoque au piano la double image de Jean Wiener et de Claude Frollo. Son Monsieur tout blanc passe pour un léroce cantique anticlérical, mettant dans la balance les « châteaux » du pape et les taudis d'Aubervilliers ; c'est surtout de très mauvais goût, abominablement faux et totalement... inutile ! A ce pénible Monsieur tout blanc je préfère de loin Monsieur William, qui, lui, s'affirme original, bien venu et merveilleusement rythmé, de même que l'île Saint-Louis, une pochade pleine de poésie. Le meneur de jeu des

Trois Maillets est le deuxième Léo, Léo Campton. Grand et fort, il possède peu de cheveux, une bonne figure gourmande, une voix paisible qui s'attarde complaisamment sur les désinences, comme quelque jovial fra Gorenflot en chaire. Moyennant quoi, il extériorise une drôlerie sédative. Son coqasse Verlaine à l'envers (« Que mon cœur a de... joie ») et surtout ses inépuisables anas du Petit Larousse illustré à la manière des Exercices de style provoquent des rires de bon aloi. Le troisième Léo est Léo Noël : tricot noir, chapeau melon sur le coin de l'oreille, moulant une épinette d'Opéra de Quat'sous, mais pas « dur » pour un sou, bon ziq même et non moins bon poète de carrefour chantant la romance de Paris, à preuve son Plombier sinqueur. Chez les femmes, c'est Jacqueline Batelli, qui avec des titres divers tient en forte vedette. Excellente musicienne, pianiste de talent, sachant détailler elle-même les couplets qu'elle a composés pour Edith Piaf, ou faire savourer les petits crus du tandem Prévert-Kosma, Jacqueline Batelli ne rougit pas de siffler ainsi qu'un débardeur ou de parodier Suzy Solidor dans sa propre composition des Filles de Saint-Malo. Mlle Catherine Sauvage, rousse et tarache, sur une des piécettes de Raymond Asso ou de Jacques Prévert, assure « Je suis faite pour plaire » et soudain trépidante, attaque une chinoiserie parfaitement incompréhensible (An-Kou-Li, pauvre coolie, quelque chose comme ça) dont elle ne se sort qu'en hurlant à la mort tout en haïant une corde imaginaire ; l'effet de surprise est total.

Les chansonniers de la Bretelle Objective en installant leur coquet établissement à côté de la porte Maillot avaient eu l'idée originale d'étendre l'audience des cabarets — géographiquement s'entend. C'était mal connaître l'esprit casanier des bourgeois de Neuilly, dont je puis parler par grâce d'égal (civil) : ces bons citoyens ne vont certes pas jusqu'à préférer dans leur for intérieur la jarratière subjective, mais ils ne vont pas non plus s'extérioriser... rue du Débarcadere. La clientèle est donc strictement composée d'aubains ou plutôt d'urbains en vadrouille du côté des anciennes « barrières ». Pourtant le « divertissement d'estaminet » qu'anime Paul Phéot vaut mieux qu'un arrêt de hasard. Il y a notamment un sketch parodiant une répétition mélodramatique de Barbe-Bleue qui est fort amusant. « Si notre spectacle vous plaît, si on dans la pièce, envoyez-nous vos amis — sinon vos ennemis... Ma foi, l'histoire ; avec la masse anonyme des lecteurs... »

OLIVIER MERLIN.

## LES TRETEAUX DE 11 HEURES

Il paraît qu'à Berlin les boîtes de nuit marchent à fond, si j'ose dire. Les Allemands préféreraient aujourd'hui les hoquets du jazz aux échos des tantes ou des buccins. (Hum ! Les peuples, certes, qui se cicatrisent mal de la guerre montrent toujours un je m'en fichisme éperdu pour les contingences extérieures, même s'il est question de leur propre existence. On ne saurait prétendre que ce sont des réactions civiques très reluisantes ; on ne saurait non plus s'indigner que la vie médiocre de chaque jour s'évade la nuit dans les frivolités.)

Frivolités... Ce terme cher aux magasins de la rue de la Paix est-il si péjoratif quand il s'applique aux établissements de nuit parisiens ? Non. Et vraiment le nouveau genre de spectacle-revue que nos chansonniers présentent le soir vers 11 heures dans les divers cabarets des deux rives témoigne davantage la vitalité de la satire sociale, de la parodie ubuesque, voire de l'humour noir et de la poésie bleue que le relâchement des mœurs ou l'abandon des consciences style Bas et Second Empire. Ce genre qui, si j'en juge par sa prolifération entre le Palais-Royal et les Champs-Élysées, a déjà gagné la rive droite, va bientôt, qui sait ? escalader les contreforts de la Butte, où le théâtre de Dix-Heures sera le dernier glacis des retardataires montmartrois. C'est au fond la vogue des thèmes d'après-dîners sans la tarantule des « têtes » à 9 heures. Que les théâtres dont les recettes baissent se mélient ! D'autant que dans les cabarets ou les caves rive gauche le spectacle amablement fantaisiste est entrecoupé de musique et que l'on a la plupart du temps le loisir de danser.

Danser ! Où danse-t-on encore avec plaisir à Paris ? Deux ou trois établissements maintiennent la tradition des meilleurs orchestres et d'un service impeccable — Carrère, Florence, — mais maintiennent aussi comme les autres la coutume du champagne obligatoire à 3 000 ou 4 000 francs la bouteille, ce qui sélectionne sûrement la clientèle et élimine non moins sûrement les honnêtes gens — ceux dont le roulement avant la guerre donnait tout de même du chic à des « boîtes » comme le Perroquet ou le Beauf.

Restent les clubs du genre Saint-Germain-des-Prés, peut-être en passe de se démoder, où l'on peut voir tout cas fuir minuit agréablement sans être mitraillé.

Voilà que notre bon vieux Gipsy's estudiantin de la rue Cujas s'appelle maintenant le Potofou, après s'être appelé de noms hétéroclites : Club des Funambules, Club de la Baleine, l'Arche de Noé ! La troupe branquignolesque de Christian Duvallet et Jacques Emmanuel succède en ces lieux oblongs à Mouloudji et à Michel de Ré. Un vilain costume en mal de copie a dit pis que ça peut : — c'est le mot ! — de cette « Vache à Mouches » que les auteurs, eux aussi, ont prise plus au sérieux qu'il n'en faut pour fumer les fumées.

Ces burlesques à base de parades foraines, de fables déparquées, ces jeux de qqs dans la coulisse ou à l'extérieur de la scène, où Duvallet, J. Emmanuel, Jean Carmet, Louis de Funès sont gentils et drôles, déstendent heureusement l'atmosphère. Surtout quand un artiste de la classe de Michel Esmer est responsable de la partie musicale et qu'il lui arrive d'animer son orchestre en intermède pour la plus grande satisfaction des couples sur la piste.

Le Caveau des Trois Maillets, qui dans l'ombre d'une ruelle s'enfoncé jusqu'à des profondeurs authentiquement gallo-romaines, est un peu le Chat noir du quartier Saint-Séverin cher à Huysmans. C'est aussi par analogie La-Bas au pied de la Cathédrale. Car on y respire par moments des odeurs de soufre. Léo Ferré, qui de l'équipe du Quod libet et de Milord l'Arsouille, représente le poète-anarcho, évoque au piano la double image de Jean Wiener et de Claude Frollo. Son Monsieur tout blanc passe pour un léroce cantique anticlérical, mettant dans la balance les « châteaux » du pape et les taudis d'Aubervilliers ; c'est surtout de très mauvais goût, abominablement faux et totalement... inutile ! A ce pénible Monsieur tout blanc je préfère de loin Monsieur William, qui, lui, s'affirme original, bien venu et merveilleusement rythmé, de même que l'île Saint-Louis, une pochade pleine de poésie. Le meneur de jeu des

Trois Maillets est le deuxième Léo, Léo Campion. Grand et fort, il possède peu de cheveux, une bonne figure gourmande, une voix paisible qui s'attarde complaisamment sur les désinences, comme quelque jovial tra Goretlot en chaire. Moyennant quoi, il extériorise une drôlerie sédatrice. Son casse Verlainé à l'envers (« Que mon cœur a de... joie ») et surtout ses inépuisables ansas du Petit Larousse illustré à la manière des Exercices de style provoquent des rires de bon aloi. Le troisième Léo est Léo Noël, tricot noir, chapeau melon sur le coin de l'oreille, moukant une épingle d'Opéra de Quat-sous, mais pas « dur » pour un sou, bon zig même et non moins bon poète de carrefour chantant la romance de Paris, à preuve son Plombier sinqueur. Chez les femmes, c'est Jacqueline Batell, qui avec des titres divers tient en forte vedette. Excellente musicienne, pianiste de talent, sachant détailler elle-même les couplets qu'elle a composés pour Edith Piaf, ou faire savourer les petits crus du tandem Prévert-Kosma, Jacqueline Batell ne rougit pas de siffler ainsi qu'un débardeur ou de parodier Suzy Solidor dans sa propre composition des Filles de Saint-Malo. Mlle Catherine Sauvage, rousse et farouche, sur une des piécettes de Raymond Asso au de Jacques Prévert, assure : Je suis faite pour plaire ; et, soudain frénétique, attaque une chinoiserie parfaitement incompréhensible (An-Kou-Li, pauvre coolie, quelque chose comme ça) dont elle ne se sort qu'en hurlant à la mort tout en halant une corde imaginaire : l'effet de surprise est total.

Les chansonniers de la Bretelle Objective en installant leur coquet établissement à côté de la porte Maillot avaient eu l'idée originale d'étendre l'audience des cabarets — géographiquement s'entend. C'était mal connaître l'esprit casanier des bourgeois de Neuilly, dont je puis parler par grâce d'état (civil) : ces bons citoyens ne vont certes pas jusqu'à préférer dans leur for intérieur la jarretière subjective, mais ils ne vont pas non plus s'extérioriser... rue du Débarcadère. La clientèle est donc strictement composée d'aubains ou plutôt d'aubains en vadrouille du côté des anciennes « barrières ». Pourtant le « divertissement d'estaminet », qu'anime Paul Phéac vaut mieux qu'un arrêt de hasard. Il y a notamment un sketch parodiant une répétition mélodramatique de Barbe-Bleue qui est fort amusant. « Si notre spectacle vous plaît, lit-on dans la place, envoyez-nous vos amis — sinon vos ennemis... ». Ma foi, l'hésite ; avec la masse anonyme des lecteurs...

OLIVIER MERLIN.